

Section IV

Scott Nelson et J. A. Colen

La voix des « grands du passé »

Débats permanents

De nombreuses analyses des ouvrages de Raymond Aron se réfèrent à son esprit exceptionnel et subtil et insistent sur son legs comme éducateur, mais ni sa subtilité intellectuelle ni son rôle pédagogique ne suffiraient à faire passer son œuvre à la postérité. À ce sujet, Aron lui-même n'avait pas de doute : le contact avec des esprits brillants de son temps qui aspiraient à être considérés sur le même plan que les « grands hommes du passé » lui faisait l'effet d'un rappel à la réalité. S'il avait effectivement un grand don pour le commentaire lucide sur la philosophie de l'histoire, les relations internationales et la théorie politique, il fut aussi un critique bienveillant et attentif pour nombre de penseurs passés et contemporains. Il a noté qu'il ne se mesurait pas aux grands penseurs du passé, mais qu'il avait préféré les citer, les interpréter et poursuivre leurs efforts¹. Il a ainsi renforcé la postérité de leurs idées par des éloges et des critiques qui font référence, pour ne rien dire de la façon dont il a revisité leurs méthodes et leurs concepts afin d'analyser son propre temps. En tant que tels, les portraits intellectuels de ces grands auteurs sont le plus souvent d'excellentes introductions à leurs œuvres, mais également des points de départ pour l'analyse des sociétés actuelles.

Les chapitres suivants nous présentent quelques-uns des débats les plus importants auxquels Aron a pris part. Cette section est organisée chronologiquement en fonction du moment où le penseur intervient dans le cheminement intellectuel de notre auteur. Ainsi seront explorées les questions qui l'ont occupé tout au long de sa vie : le déterminisme historique, la nature du libéralisme et de la démocratie, l'éthique et l'action politique.

Le lecteur pourra noter un thème récurrent dans cette section et, plus généralement, dans l'ensemble de ce livre, celui de la primauté du politique. Nous verrons bien des fois apparaître, sous diverses formes, ce concept décisif dans le dialogue qu'entretient Aron avec les grands penseurs du passé. Pour l'instant, il suffit de rappeler au lecteur sa propre réflexion sur le sujet. La primauté du politique ne signifie pas, pour Aron, le remplacement d'un déterminisme économique unilatéral par un déterminisme politique tout aussi dogmatique ; il ne se fonde pas sur une primauté d'ordre causal. Pas plus qu'il ne suggère que notre attention devrait se concentrer

uniquement sur les phénomènes politiques. Il avance que, dans un monde qui vit de plus en plus la même histoire et qui parle la même langue de la technologie et de l'économie, c'est dans le domaine politique que se manifestent le plus les différences entre les acteurs internationaux. Plus précisément, la politique est une question de l'existence humaine et des fins humaines, à laquelle il n'y a pas de réponse unique – sauf peut-être dans un lointain horizon, comme Idée régulatrice. Derrière chacune de ses analyses sociologiques ou chacun de ses articles de presse, Aron le philosophe est présent.

Certains des penseurs abordés dans cette section ont connu des moments plus difficiles que d'autres quand ils étaient confrontés à l'incertitude inquiétante du destin humain. Cependant, tous ont abordé les questions fondamentales de la nature de l'homme et de la société dans laquelle l'homme agit à sa façon. Le penseur chez qui les changements sociaux ont probablement suscité la plus forte indignation morale était Karl Marx, le plus important et le plus influent « interlocuteur » d'Aron. Le chapitre de Sylvie Mesure examine l'interprétation de Marx et du marxisme par Aron. Elle s'appuie notamment sur les cours qu'il a donnés en Sorbonne dans les années 1960 et au Collège de France dans les années 1970. Publiés en 2002 sous le titre *Le Marxisme de Marx*, ils témoignent de la compréhension de Marx et des différentes formes de marxisme qui ont éclos au XX^e siècle. L'une des principales questions de ce chapitre est de savoir comment l'on doit interpréter un auteur. Cela devient particulièrement problématique s'agissant de Marx, qui s'est présenté parfois comme un prophète prêchant la révolution, parfois comme un scientifique démontrant l'irréversibilité du sens de l'histoire. Sylvie Mesure nous montre que l'interprétation aronienne était, à cet égard, beaucoup plus honnête que les interprétations univoques et diamétralement opposées de Sartre et d'Althusser. Ignorer l'importance que Marx attribuait lui-même à ses analyses économiques et postuler une rupture épistémologique niant ses premières œuvres, c'est rendre un mauvais service au penseur allemand. En tout cas, indépendamment de l'interprétation, des problèmes existent avec l'économie de Marx, sa sociologie et sa philosophie de l'histoire, dont le moindre n'est pas son déterminisme historique, renforcé par la primauté qu'il attribuait aux facteurs économiques.

C'est là une erreur que Montesquieu n'a pas commise ; et, si Aron s'est pensé sans réserve comme un descendant intellectuel de ce libéral, c'est parce que l'attention que celui-ci portait à la pluralité des causes était profondément de la même nature que sa propre façon de voir les choses. Ainsi Aron a-t-il jugé que Montesquieu était le fondateur de la sociologie – plus spécifiquement, de la sociologie *politique*, comme Miguel Morgado le souligne dans sa contribution. Morgado examine les ressemblances et les différences entre les approches des régimes politiques et sociaux par Aron et par Montesquieu et en quoi ces régimes sont uniques dans leurs époques respectives. La notion de « principe » de Montesquieu se reflète dans l'analyse d'Aron des régimes

politiques comme une méthode pour élucider la lutte, qui est au cœur de la politique démocratique, entre la vertu démocratique et le sens du compromis. Quand un régime politique penche trop fortement dans l'une ou l'autre direction, il peut sombrer dans la corruption. Morgado conclut ce chapitre sur la nature prosaïque de la démocratie.

Toute analyse de la démocratie nous conduit nécessairement à une autre figure de proue de la tradition libérale française, Alexis de Tocqueville. Le chapitre d'Aurelian Craiutu expose les affinités intellectuelles entre Tocqueville et Aron, qui étaient tous deux « probabilistes », reconnaissant l'importance essentielle des phénomènes politiques. Tous deux ont eu la malchance, dans une société bipolarisée, de se trouver classés politiquement au centre. Tous deux ont vu la démocratie comme l'une des données fondamentales de leur temps et, en même temps, ont eu affaire aux révolutions grotesques de 1848 et 1968 et au rôle risible joué par les intellectuels qui s'y étaient mêlés. L'un des aspects les plus intéressants de ce dialogue est de voir comment Aron complète les idées de Tocqueville en mobilisant certaines observations de Marx sur la société industrielle. D'un certain point de vue, Aron réussit à surpasser leurs analyses par la place qu'il accorde à l'avancement de la science et de l'industrie et à celle de l'augmentation de la productivité.

Mais Aron n'a pas uniquement mesuré ses idées à celles des sociologues. La primauté de la politique signifie aussi le respect des libertés (au pluriel) et des choix. Il a consacré beaucoup de temps et d'énergie à scruter minutieusement le monde dans lequel il vivait afin de délimiter les frontières à l'intérieur desquelles les choix politiques pouvaient être faits. Ainsi entrons-nous dans le domaine de la praxéologie et des échanges d'Aron avec deux penseurs qui se trouvent à chacune des extrémités du spectre de l'éthique, Machiavel et Kant.

Le chapitre de Diogo Pires Aurélio aborde Aron, Machiavel et le machiavélisme. Sans la Seconde Guerre mondiale, Aron aurait publié un livre sur Machiavel et le machiavélisme. De ce projet initial, nous n'avons que des fragments qui ont été recueillis et publiés en 1993 sous le titre *Machiavel et les tyrannies modernes*. Comme le fait remarquer Aurélio, ces essais concernent moins Machiavel que la façon dont les doctrines « machiavéliques » ont été utilisées pendant l'ère des totalitarismes. Aron voit des traces de l'enseignement du Florentin dans les politiques de son temps ainsi que dans les travaux des chercheurs néo-machiavéliques, comme Gaetano Mosca, Robert Michels, James Burnham et, surtout, Vilfredo Pareto, dont la relation intellectuelle avec Machiavel est étudiée dans le chapitre. Aurélio conclut sur le rapport entre la démocratie et le « machiavélisme modéré » d'Aron.

Dans le chapitre suivant, Pierre Hassner aborde Kant, sujet entre d'autres des premières réflexions philosophiques d'Aron. Pour ce dernier, l'idéal kantien d'une humanité unifiée semblait toujours figurer à l'horizon, même si sa réalisation imminente en ce monde était douteuse. Hassner scrute les ressemblances entre les deux penseurs – leur attachement aux idéaux des Lumières et à l'idée de Raison –, bien

que cet attachement ait été tempéré par la constatation par Aron de la tragédie de l'histoire, par son incertitude quant à la « ruse de la nature » et la capacité de l'homme de prédire l'avenir. Hassner fait l'observation fascinante que, en examinant les derniers écrits de Kant, nous pourrions parler d'un Kant devenant de plus en plus aronien plutôt que le contraire.

Les éthiques de Kant et de Machiavel sont à peu près analogues aux deux éthiques que Max Weber a distinguées, l'éthique de responsabilité et l'éthique de conviction. Dans leur chapitre, Scott Nelson et José Colen étudient le rapport de Raymond Aron avec le sociologue allemand sur l'éthique et l'action politique. Ils proposent une contextualisation historique des idées de Weber et utilisent de nombreux écrits d'Aron sur Weber, en particulier deux de ses cours inédits des années 1970, *Théorie de l'action politique* et *Jeux et Enjeux de la politique*, dans lesquels Aron réévalue les deux éthiques de Weber. Selon eux, Aron a une compréhension plus cohérente de l'éthique politique parce qu'il est plus à l'écoute de la pluralité irréductible des fins politiques et des besoins de l'homme d'État pour remplir loyalement ses obligations tout en respectant les exigences de sa conscience.

1 Raymond Aron, *Mémoires*, Paris, Julliard, 1983, p. 732.